

MON COURS DE PHILOSOPHIE Tome V

Volume I : penser le temps

LA MATIERE, L'ESPRIT,
LE CORPS
ET L'IRREVERSIBLE

Jacques Ponnier



Jacques Ponnier

Mon cours
de philosophie,
tome V

*Volume I : Penser le temps – La matière, le corps, l'esprit
et l'irréversible*

© Jacques Ponnier, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0282-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La photographie de couverture est un hommage à mon père, Jean Ponnier, grand vinificateur devant l'Eternel, parti sans me laisser le loisir de déguster avec lui la bouteille de Beychevelle, château dont il avait assuré la qualité pendant quatre ans, que j'avais achetée pour lui, et me laissant, foudroyé devant le mur du temps.

Avertissement

J'ai été contraint par la longueur de ce texte de présenter le parcours philosophique de ce tome V en deux volumes distincts. Le premier, que voici, traite du temps et de la matière. Le second se centrera sur l'existence et sur la mort.

Mais la marche du questionnement fait se rejoindre les deux volumes, si bien qu'il faut absolument les lire dans la foulée, sous peine de ne rien comprendre à la progression de l'analyse. Le premier moment de ce questionnement, en effet, se déploie dans la clarté crépusculaire de l'expérience de la perte irréversible pour examiner toutes les facettes de ce que certains ont nommé « finitude », mais le souci d'avancer vers un possible dépassement ou du moins aménagement de notre condition, tragique ou dramatique, on ne sait pas encore, au début, quel terme convient, impulse d'emblée la démarche, que seules les avancées du deuxième volume pourront, rétrospectivement, justifier.

Avant-propos

Je poursuis la rédaction et la publication du cours de philosophie que j'ai professé en classe terminale, série littéraire, en 2012. Je les poursuis *malgré tout*.

Pourquoi malgré tout ?

La mise à mort du magnifique enseignement de la philosophie que nous avons connu en France

Comme je l'ai montré dans mon dernier livre, *La Pensée en danger, pour ne pas mourir de la postmodernité* (Librinova, 2021, librinova.com/, deux tomes, l'un sur l'idéologie postmoderne, l'autre sur les démolisseurs de l'Ecole), notre société, devenue ennemie du savoir et de la réflexion, c'est-à-dire de la philosophie, a fini par avoir la peau (provisoirement ?) de cette extraordinaire terminale qui a décidé de ma vocation de professeur :

- la dernière réforme de notre Education nationale a mis fin à l'existence matérielle des classes (les élèves n'étant plus que rarement ensemble et ne travaillant plus qu'en petits groupes juxtaposés à d'autres) et à cette terminale de philosophie très spécifique et propre à notre pays avec ses huit heures obligatoires de cours hebdomadaires et son coefficient stimulant car très élevé.

- ce coefficient trouvait toute son efficacité dans le débouché naturel de ces études, le baccalauréat. Cet examen de fin d'études secondaires était une institution respectée et admirée par tous, car il a très longtemps ouvert la porte pour des études universitaires de qualité, et assuré une sélection assez raisonnable et justifiée pour éviter l'engorgement actuel des filières (qui ne peut que conduire au chômage d'un grand nombre d'étudiants par ailleurs devenus, pour beaucoup d'entre eux, incapables d'atteindre un niveau d'excellence dans leur travail). Or il faut savoir que la fin de cet examen se prépare et a déjà commencé : déjà les pressions innombrables pour obtenir des examinateurs une

notation trop généreuse, en le privant de tout pouvoir de sélection, en avaient, peu à peu, diminué l'intérêt. L'introduction d'un contrôle continu, même partiel, a achevé de le dénaturer, et les médias commencent à présenter les partisans de son maintien comme des conservateurs dépassés « à dégager » d'urgence. Je ne plaisante pas, j'ai analysé de près, dans le tome II de *La Pensée en danger*, un article d'un hebdomadaire en vue sur ce thème.

– mais c'est surtout le contenu de l'enseignement de la philosophie en terminale qui est compromis : finies les huit heures de cours, qui avaient permis l'éclosion de nos immenses intellectuels admirés dans le monde entier. Ce n'était, certes, qu'en série littéraire, et cette série avait vu son niveau beaucoup baisser à cause de la politique de l'Education idéologiquement marquée et pernicieuse dont j'ai fait l'histoire, et la plupart des bons et très bons élèves choisissaient la voie scientifique, mais ce qu'il fallait faire n'était pas supprimer cette magnifique série littéraire, c'était au contraire la *revaloriser par une augmentation drastique des exigences* concernant le niveau d'étude (quitte à en maintenir, à côté, une autre un peu moins exigeante) et, par ailleurs, augmenter le nombre d'heures de cours des séries scientifiques, qui en avaient grand besoin (seulement quatre heures de cours hebdomadaires, c'est voler les élèves, ne pas leur donner l'accès au savoir philosophique auquel ils ont droit). L'enseignement de la philosophie éclate, en 2021, entre un « tronc commun » (avec quatre heures pour tout le monde seulement, quelle régression !) et une « spécialité » qui impose le partage de cet enseignement avec celui de la littérature (lui-même tellement mis à mal depuis des années qu'il ne mérite plus vraiment ce nom), dont le programme appelle les plus vives critiques car il n'est pas philosophique mais historique et manque de la simplicité nécessaire à ce niveau, et qui, de toutes manières, ne sera suivie que par une minorité d'élèves. Cette année 2021, dans certains établissements, l'organisation du « grand oral », qui est devenu l'épreuve reine de ce qu'il subsiste de l'examen, a ajouté, en certains lieux, le mépris à l'incompétence : il y a eu des jurys devant examiner des candidats ayant choisi cette spécialité philosophique *sans la présence d'aucun professeur de philosophie* ! Les élèves ont donc été évalués par des gens qui n'y connaissaient rien ! Joli, non ? Tolérer cela, n'est-ce pas la preuve que l'on se moque ouvertement et de l'évaluation en général et de la philosophie en particulier ?

Je l'ai dit et répété, je n'attaque aucun ministre de l'éducation nationale en particulier, car il s'agit d'une politique générale qui règne depuis plus de

quarante cinq ans. Mais l'évolution récente de la société que je nomme, après Gilles Lipovetzky, « postmoderne », a précipité le mouvement. Son idéologie ne vénère que la « liberté-caprice », comme j'ai proposé de l'appeler : ne rien imposer, tout faire choisir, offrir un « enseignement à la carte » soumis, comme le reste de la vie actuellement, au seul principe de plaisir et, bien entendu, aux impératifs économiques à court terme.

On a cru atténuer cette catastrophe en instaurant une « initiation à la philosophie » en classe de première, dont j'ai montré qu'elle ne servira strictement à rien quand elle ne sera pas nocive (voir *La Pensée en danger*, tome II).

Par ailleurs, le programme d'enseignement est *mutilé au point qu'il ne s'agit pratiquement plus de la philosophie*. Dans ce tome II de mon essai, je l'ai méticuleusement analysé. Voici la liste des questions dont les jeunes français, dans leur immense majorité, *n'entendront plus parler* : la perception, l'expérience, la démonstration (la logique), l'interprétation (la question de la scientificité des sciences humaines), la matière et l'esprit (la métaphysique, rien que cela !), le vivant (thème essentiel pour traiter de la possibilité de preuves de l'existence de Dieu et pour réfléchir sur le monde matériel. Cette disparition, à l'heure où l'on célèbre Jacques Monod et François Jacob pour avoir découvert l'ARN messager, apparaît comme particulièrement dérisoire), la culture (oui, parce que l'on ne garde que la nature, est-ce pour faire plaisir aux écologistes extrémistes ? Sans doute pas, mais alors, pourquoi ?), le désir (la question de l'essence de l'homme, de l'inné et de l'acquis etc.), l'existence, la mort (le temps est conservé, mais sans horizon métaphysique apparent, puisque l'existence disparaît et que la mort n'était déjà pas au programme), l'échange, autrui, la société, le droit (la question du droit naturel et du fondement de la vie civile).

Avec ce programme, vous prétendriez faire de la philosophie, vous ?

Et je n'ai même pas mentionné la disparition de la question *du sujet* (du « moi », des « identités »), cette question dont vous connaissez l'importance extrême, depuis toujours et surtout aujourd'hui que la postmodernité a détruit tous les idéaux du passé (Dieu, la morale, la connaissance et la vérité) pour ne laisser subsister que la quête de la réalisation de soi, puisque vous avez lu les quelques 300 pages du tome III de ce cours qui lui sont consacrées. Je ne l'ai pas fait, mais j'aurais dû : ce qui m'en a détourné est que ce thème est plus ou moins au programme de la « spécialité » concernant la « culture humaniste » (sic !),

mais en fait cette présence au programme ne change rien, car, outre le fait, redisons-le, que presque personne ne choisit cette spécialité, le traitement de la question du sujet y est complètement dénaturé : il s'agit d'une approche *historique* et non *philosophique*, concernant les « métamorphoses du moi » au cours du XX^e et du XXI^e siècle. À aucun moment la problématique de la *question du sujet*, à savoir *la question de son existence et de son essence*, n'est mentionnée, ce qui veut dire que *cette existence et cette essence sont présumées* ! Bonsoir, la philosophie ! Ou plutôt, bonne nuit sans réveil, bonne mort ! En France, aujourd'hui, il y a au moins une personne (morale) qui bénéficie de l'euthanasie, c'est la philosophie !

Il va de soi que je ne tiens aucun compte de ce genre d'inepties dans la rédaction de ce tome V de *Mon Cours de philosophie*, pas plus que dans les autres : celui qui tente de philosopher s'aperçoit aussitôt que les questions exclues du nouveau programme ne peuvent être évitées et qu'il faudra bien que les professeurs les réintroduisent (mais ils le feront par la bande, de manière honteuse, et les paresseux, s'il y en a, ne le feront pas) pour seulement pouvoir déployer les problématiques. Pour prendre un seul exemple, imaginez-vous pouvoir tracer un chemin philosophique digne de ce nom en ne réfléchissant jamais sur ce qu'est l'homme et sur l'essence de son désir ? Ou bien pouvoir réfléchir sur le temps irréversible sans jamais parler de la mort ? Ce serait hilarant si ce n'était pas si triste.

La philosophie ne se découpe pas en tranches. Elle cherche à construire, par le questionnement, une conception bien fondée de l'ensemble du monde et de soi-même. Celui qui l'enseigne ne saurait se contenter de parties de ce monde, choisies par d'autres, qui plus est ! Et, si l'on me fait valoir que ce mépris de la philosophie est encore plus évident dans les autres pays, je répondrai que c'est vrai, mais que la gloire de la France était, justement, d'avoir préservé l'institution permettant de l'enseigner de manière authentique. De cette gloire, en l'absence d'un violent sursaut, il ne sera, à brève échéance, plus question.

Je redis, une fois de plus, qu'il ne s'agit pas, ici, d'une prise de position politique, ce dont je me garderais bien dans l'avant-propos d'un cours de philosophie. Le tome II de *La pensée en danger* a montré que la lente mais inexorable détérioration de notre grande école républicaine avait été l'œuvre de tous les gouvernements, de droite comme de gauche, depuis, en gros, 1975. Et le changement de cap que ce qui est peut-être ma grande naïveté me fait espérer

encore pourrait être opéré par des gouvernements de bords politiques différents, puisque le problème de l'école s'est révélé, au long de cette histoire que j'ai décrite, comme indépendant des orientations politiques générales. Tout ce que l'on peut dire, c'est que certains ont sans doute un plus de chemin que d'autres à faire pour abandonner l'idéologie « pédagogue » qui a conduit à la catastrophe. Il n'est pas impossible qu'ils le fassent. Rien n'est, en droit, impossible. Nous devons bien éplucher les programmes avant de voter !

D'un point de vue égocentrique, je pourrais me réjouir de cette situation car il est clair que, sans l'appoint d'un cours de philosophie sérieux écrit venant s'ajouter à ce que nos malheureux collègues pourront encore enseigner, le résultat sera une catastrophe. Les ventes de *Mon Cours de philosophie* vont bondir ! Mais non, je ne suis pas du genre à être heureux de ce genre de choses. Je suis, bien plutôt, consterné, pour ne pas dire plus.

La postmodernité mérite-t-elle que l'on s'acharne à enseigner la philosophie dans le désert intellectuel qu'elle a créé ?

La dernière réforme en date, donc, n'est que l'aboutissement de toute une série d'autres qui ont laminé obstinément notre belle école républicaine sous l'influence des disciples de Freinet et de Montessori que j'ai proposé de nommer les « pédagogistes » (voir *La Pensée en danger*, tome II). Mais ces « pédagogistes » eux-mêmes, au départ très minoritaires, ont été portés au pouvoir par la société postmoderne entière et ses valeurs.

En effet la postmodernité est la caricature et la perversion de la modernité. La modernité a dénoncé avec raison les excès et l'arbitraire du pouvoir et la violence inhérente à l'éducation du passé. La postmodernité, n'ayant sans doute rien trouvé de nouveau à penser, s'est lancée dans une fuite en avant éperdue dans la même direction, aboutissant à cette caricature terrifiante que j'ai décrite dans mon essai : on s'est cru très original en poussant à bout les thèses d'un Michel Foucault pour aboutir, par exemple, à présenter les mesures sanitaires contre la Covid 19 comme une odieuse aliénation émanant d'un pouvoir politique arbitraire (voir mon analyse des propos de Paul. B. Preciado dans le